

## Ely! Ely! Ely!

Gabrielle Roy

Volume 21, numéro 3 (123), mai-juin 1979

Douze nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Roy, G. (1979). Ely! Ely! Ely! *Liberté*, 21(3), 13–26.

# ***Ely ! Ely ! Ely !***

---

GABRIELLE ROY

Je me demande encore ce qui a pu me pousser, ce soir-là, pour aller de Winnipeg à Ely — village qui n'en est éloigné que d'une trentaine de milles — à prendre le train. C'était le transcontinental, un énorme convoi comprenant rarement moins d'une quarantaine de wagons. Il partait de Winnipeg un peu avant minuit. Il mettait un temps infini à s'ébranler.

Et à peine eut-il pris sa vitesse que déjà, me sembla-t-il, il ralentissait. Peu après survint le chef de train qui, l'air assez mécontent, prit mes lourdes valises qu'il traîna jusqu'à la plate-forme — j'étais en queue de convoi, dans le tout dernier wagon. Il ouvrit la porte à un vent furieux, sur une campagne d'un noir d'Apocalypse, et, dans ce gouffre, sur le ton de l'incantation, lança à grands cris : Ely ! Ely ! Ely !

Je connaissais le nom depuis l'enfance, mon père ayant établi à Ely des colons du Québec, même des gens de sa famille, et en ayant sans cesse parlé. Je n'y avais pourtant jamais mis les pieds, ni même ne m'y étais sentie attirée. Pour que s'éveillât la passionnée curiosité qui me tenait maintenant envers les gens et les lieux canadiens, il avait fallu bien des circonstances : que je vive à l'étranger, parcoure des coins perdus de l'Essex et de la Provence ; que, de retour et fixée à Montréal, je connaisse la solitude ; et peut-être, avant toute chose, que je me sente, pendant quelque temps, comme sans pays.

Le chef de train, descendu sur le ballast et trouvant sans doute que je mettais du temps à le rejoindre, se remit à clamer dans le vide : Ely ! Ely ! Ely !

J'arrivai. Il me tendit la main. Je me trouvai, auprès de lui, dans une obscurité profonde, sans signe de vie autre que celle du train piaffant jusqu'au tout dernier wagon de l'impatience à repartir que lui communiquait la locomotive, si loin en avant qu'on pouvait seulement en deviner la force retenue.

— Mais où est Ely ? demandai-je.

Le chef de train pointa en direction de quelques faibles lumières éparses dans le lointain. Il sauta sur le marchepied, attrapa son fanal qu'il se prit à balancer en dehors du train, dans la nuit noire, comme un prêtre son encensoir. Aussitôt le train repartit, prenant vite cette fois une allure rapide comme s'il n'avait attendu que d'être débarrassé de moi. A coups de sifflet on aurait dit soulagés, il annonça : De longtemps je n'aurai plus à m'arrêter. Son feu arrière déjà se perdait dans l'infini soyeux de la nuit sur la Prairie. Alors je compris qu'il m'avait déposée au plus près possible d'Ely, si lui-même devait s'y trouver, sa locomotive à la hauteur de la gare. Ce qui faisait que, lui à Ely, moi je devais en être éloignée d'un bon demi-mille dans la campagne.

Je me vis en sandales légères, loin de toute habitation, dans une sorte de nuit des temps, avec deux valises à traîner... et j'éclatai de rire. Puis laissant à travers les herbes hautes mes valises qui n'avaient certainement rien à craindre, je partis à pied devant moi.

Or, la nuit que j'avais pu croire vide et inanimée se révélait toute pleine de légers bruits chantants qui se rattachaient à une vie nocturne abondante, quoique, tout d'abord, un peu difficile à déchiffrer. A une sorte de respiration tranquille, je devinaï des champs de blé qui se déroulaient en profondeur de chaque côté du chemin de fer. Parfois, quand deux vagues de tiges en venaient à se heurter, il en résultait un étrange bruit de houle. Dans ces champs secs, selon les caprices du vent, il y a apparemment une manière de ressac.

J'entendais aussi, par intervalles, en sourdine, un grincement. Ce n'était pas encore tout à fait la saison des insectes

violoneux. J'aurais pourtant juré que l'un d'eux, sauterelle ou grillon, longtemps avant les autres essayait son coup d'archet. Et le rail chantait encore quelque peu sous le roulement du train déjà sans doute parvenu au prochain village.

J'allais lentement. Cette nuit insolite où j'étais débarquée en étrangère me devenait familière et amicale. Me suis-je jamais sentie autant au Canada qu'en cette nuit-là ? Les mains libres, les cheveux au vent, je me rappelais ces hobos de mon enfance que l'on voyait venir noirs de la suie du chemin de fer et qui racontaient le pays comme personne. Le premier lien d'un pays ne serait-il pas un lien physique : fleuve, rivière, sentier, route, chemin de fer ? Cela expliquerait pourquoi notre coeur garde un attachement au chemin de fer, alors qu'il s'est à peine épris de l'avion, superbe oiseau sans patrie.

Maintenant, devant moi, les lumières se précisaient et dessinaient la topographie du village : sa rue principale délimitée par de chiches réverbères, une poignée de maisons aux fenêtres encore éclairées, des trous noirs entre elles qui étaient peut-être des maisons endormies, enfin un seuil brillant : l'hôtel sans doute.

Je connaissais ces petits hôtels de l'Ouest à peu près les mêmes partout, avec leur curieux fronton de bois découpé en marches d'escaliers, leur bruyante taverne, leurs vieux ivrognes reflusés, à la fermeture de celle-ci, vers le hall ou le grand salon plein d'énormes fauteuils de cuir accompagnés, chacun, de son *spittoon* ; avec ses familiers, à peu près aussi les mêmes d'un bout à l'autre du pays, fermiers retirés et toujours s'ennuyant, Polonais barbus, parfois l'instituteur, parfois un notaire, mais pas nécessairement ; ce qu'avaient en commun ces discoureurs, ce n'était pas tellement l'âge ou le métier, mais l'éternel besoin de sonder la condition humaine.

Toutes écluses ouvertes, me parvenait à présent le flot de plusieurs conversations menées de front dans ce hall d'hôtel et, sans doute, en diverses langues, car elles formaient, à distance, la plus étrange clameur.

Or, tout à coup, de cette Babel grondante, jaillit, parfaitement intelligible, si j'ose dire, un « maudit verrat que

j'y ai dit, si je revois jamais ta maudite face de renard... » La phrase m'atteignit loin encore du village, puis la grosse voix qui l'avait proférée, aussi mystérieusement qu'elle en était sortie, rentra dans le brouhaha.

Je crus entendre ensuite : « Toi, ferme ta gueule, Charrette... » et n'en revenais pas de me retrouver, pour ainsi dire, en pays de connaissance.

Les cheveux emmêlés à l'air libre, mon costume de toile blanche taché d'escarbilles, la courroie d'une sandale rompue, j'arrivai enfin dans le village. Je pense que je portais, en plus, sur le visage, la marque d'une sorte d'intoxication puisée à l'étrangeté de la nuit, à l'air revigorant et à je ne sais quelle griserie que m'avait communiquée cette longue marche dans un temps qui était comme sans frontières.

Je parus sur le seuil de l'hôtel. Les conversations tombèrent net. Des phrases restèrent en suspens. Tous les yeux se fixèrent sur moi. Et d'abord je fus moi-même stupéfaite de la stupeur que je provoquais. Après coup seulement je compris. Personne ici n'avait entendu venir d'automobile. Pour ce qui est du train, aurait-on eu souvenir de son bref arrêt, il y avait de cela si longtemps, qu'à personne ne serait venue l'idée que j'avais pu en descendre. Aux yeux de ces hommes ébahis, j'arrivais donc de nulle part. Et de surcroît, heureuse, car sans doute se voyait encore sur mon visage l'amusement que j'avais éprouvé à m'être mise dans de pareils draps.

Parmi cette dizaine d'hommes silencieux, tous me dévisageant, j'en avisai un d'aspect particulièrement saisissant, avec des yeux bleu azur, une barbe sombre et qui portait un haut chapeau de feutre noir en forme de tuyau de poêle. J'avais reconnu sans peine un frère de la secte huttérite. Je lui dis aussitôt, en anglais, que j'étais à Ely précisément dans le but d'étudier la colonie huttérite d'Iberville, voisine de ce village, que je comptais dès le lendemain demander au chef du groupe l'autorisation d'une visite et que sans doute, lui et moi, nous nous reverrions. A sa mine ahurie, comme d'ailleurs à celle de tous, je saisis que l'on croyait mon histoire inventée sur-le-champ.

Alors, choisissant dans le groupe un visage peut-être un peu plus bienveillant que les autres, je demandai, à tout hasard, en français, si je pouvais avoir une chambre pour la nuit.

Le miracle est que j'avais touché juste. L'homme auquel je m'étais adressée se détacha des autres et s'en fut derrière le comptoir où il se prit à farfouiller parmi un tas de magazines tout délabrés. Enfin il mit la main sur le cahier d'inscriptions dont la couverture était protégée par un papier d'emballage. Il chercha ensuite longuement de quoi écrire. Je m'étais approchée du comptoir et le regardais faire. Tout à coup, à voix basse, comme si elle espérait malgré tout passer inaperçue dans un silence aussi complet, je l'entendis me demander :

— D'où sortez-vous ?

Était-ce le ton sur lequel m'était posée la question, l'atmosphère de curiosité anxieuse qui m'entourait — la salle entière guettant ma réponse — toujours est-il qu'elle me parut posée au figuré, et j'eus envie de répondre que je n'en avais aucune idée.

Mon voyage étonnant, sa destination singulière, le murmure de voix en langues discordantes qui m'avait accueillie au seuil de ce lieu, tout, au vrai, m'inclinait à sonder jusqu'au bout la pertinente question. D'où, en effet, est-ce que je venais ? De la ville toute proche où j'étais née et d'où j'aurais pu cent fois, au cours de mon enfance et de ma jeunesse, partir à la recherche d'Ely, mais je n'y avais pas alors songé ? Du Québec, lieu de mon origine familiale, où je m'étais sentie appelée vers mes racines profondes ? Mais si cela était, à quel côté m'identifier surtout ? Aux Roy, gens tourmentés, sévères, jansénistes à ce qu'on m'avait dit, mais aussi idéalistes et rêveurs ? Ou aux Landry, légers, primesautiers, gracieux et rieurs ? Où me tourner pour savoir d'où je sortais ? Et ne fallait-il pas remonter plus haut encore ? Sans le savoir, je fixais, au delà du seuil ouvert, le noir de la nuit. De doux bruits vagues de la Prairie toute proche venaient mourir sur ce pas de porte comme si, à petits soupirs, elle exhalait son désir d'avoir de la compagnie. Je vis tous ces

hommes suspendus à mes lèvres. J'eus envie de leur demander : « D'où vient-on ? Est-ce qu'on le sait ! »

Cependant, derrière son comptoir, mon homme m'observait étroitement. Il reprit à voix un peu plus haute :

— D'où sortez-vous, mademoiselle ?

Je l'observai à mon tour. C'était un homme entre deux âges, d'aspect agréable, assez grand, avec un teint foncé, les cheveux et les yeux noirs. Qu'est-ce qui me prit de lui retourner la question :

— Et vous ?

Il eut l'air encore plus décontenancé que moi.

— A l'origine ? dis-je.

Il eut un geste qui embrassait un large difficile à déterminer : « du Wisconsin... Avant, du Massachusetts... »

— Et avant, sans doute du Québec ?

Il parut se souvenir alors que c'était à lui d'interroger et recommença :

— Mais dans le monde, d'où est-ce que vous sortez... à cette heure-ci ?

Je compris enfin qu'il ne tendait qu'à percer le mystère de mon arrivée à pied, à minuit passé.

— Vous auriez pu trouver la porte barrée, tout le monde couché, me reprocha-t-il. C'est rien qu'à cause de la chaleur qu'on est encore ouvert.

— Il n'aurait plus manqué que ça ! dis-je. Ce qui me fait penser : J'ai laissé mes deux valises au bord d'un champ de blé, à peu près à un demi-mille d'ici.

— Vous êtes arrivée par le train ? Mais il y a presque une heure qu'il est passé. — Il réfléchit un moment, se rappela : C'est vrai, on a cru remarquer qu'il s'était arrêté... oh, à peine !... Des fois, c'est juste le temps de laisser un paquet... C'était donc pour vous !

Sa curiosité un peu apaisée, il me dit de ne pas m'en faire pour mes valises.

— Là où vous dites que vous les avez laissées, il n'y a rien à craindre. Y a pas un chat aux environs... Je les enverrai prendre à la première clarté du jour.

Puis il s'offrit de me montrer ma chambre.

Je gravis derrière lui un escalier étroit, le suivis dans un couloir. Il ouvrit la porte d'une petite chambre propre et avenante mais où semblait s'être concentrée toute la chaleur de l'été. Il en ouvrit la fenêtre et m'avertit.

— Va falloir que vous attendiez un peu pour que ça se rafraîchisse.

Je redescendis avec lui.

La conversation, dans notre dos repartie à belle allure, de nouveau s'affaissa.

Mon homme ayant repris sa place derrière le comptoir et s'étant remis à feuilleter ses vieux magazines, je cherchai longuement quelque sujet de conversation.

— C'est à vous l'hôtel ? lui demandai-je à la fin.

— Je l'ai acheté il y a deux ans d'un nommé Dybrovski.

Nous avons été longs à digérer cette phrase. Beaucoup plus tard, j'en revins à mon idée :

— Vous en vivez ?

— De quoi ?

— De l'hôtel.

Il eut un peu aimable sourire qui semblait embrasser toutes gens de mon espèce.

— Si c'était rien qu'avec les passants !... Avec la taverne, oui, à peu près...

Nous eûmes tous deux l'oeil attiré par un client qui se nettoyait les dents, bouche grande ouverte, avec ses doigts.

— Veillez-vous souvent si tard ?

— On n'aime pas mettre les gens à la porte...

Sur ce, comme s'il avait pris pour lui le reproche, l'Huttérite barbu dit : « *It is late...* » puis se mit debout, fit quelques pas vers moi et me débita solennellement dans un anglais au fort accent germanique :

— *Upon your coming to visit the Hutterite colony of Iberville, do not forget to ask for me, Joe Wallman, the shepherd. I shall be honoured to be of some assistance to a young lady from Québec.*

Ainsi donc, au bout de la longue observation de ma personne à laquelle il s'était livré, mon histoire lui paraissait enfin convaincante. Mais ils étaient peu à partager les sentiments de l'Huttérite devenu si aimable. Ce que j'avais contre,



moi de plus damnable, ainsi que je l'appris plus tard, c'était de parler français avec un léger accent que j'avais pris en France et l'anglais, à ce qu'il paraît, avec des intonations me restant de mon passage en Angleterre. Seul l'Allemand hutte-rite n'était pas tellement étonné de tout cela. Il me fit un salut de son extraordinaire chapeau noir et s'en alla.

A peine était-il sorti que les langues se délièrent un peu.

— Sacré monde hypocrite ! fut-il dit à son sujet. Ça fait vœu de tempérance, de tout ce que vous voudrez, mais c'est toujours à l'hôtel à essayer de se faire payer une bière.

— C'est pas à cause d'une bière de loin en loin qu'il faut traiter Wallman d'hypocrite, rectifia l'hôtelier. Wallman est un bon diable.

Le chicanier parut vexé. Il enfonça plus profondément d'un coup de poing le grasseyé chapeau de cow-boy qu'il portait vissé sur la tête apparemment depuis bien des lunes et nous souhaita un bonsoir bougon. Lui également parti, le silence retomba, plus dense encore. La suspicion ouverte se lisait maintenant dans tous les regards. On était en temps de guerre. On voyait partout des espions... Or je disais être arrivée par le train, mais la preuve ? Des valises ? A un mille, et que personne n'avait vues ! Et qu'est-ce que j'avais, étrangère, à poser sans cesse des questions, plutôt que d'y répondre, comme il se doit ?

J'essayai un moment de soutenir ces regards qui me scrutaient sous le bord des vieux chapeaux. Cette cour de juges en débraillé, contrairement à l'usage qui veut que ce soit l'accusé, par respect, qui porte chapeau, exhibait des couvre-chefs apparemment fixés à demeure. Mais j'étais fatiguée, je tombais de sommeil. J'allais me retirer, laissant à leurs conjectures ces hommes méfiants. Comme j'atteignais l'escalier, la voix de l'hôtelier me rappela :

— Vous n'avez pas signé le registre.

Je revins sur mes pas. Je pris la plume toute prête de la main de l'hôtelier. J'écrivis mon nom et mon adresse à la suite d'un nommé Wilkinson, inscrit pour une nuit il y avait de cela un peu plus d'un mois. J'étais déjà bien assez enfoncée dans l'esprit des « écouteurs ». Qu'est-ce qui me prit de les étonner davantage par une autre question intempestive ?

C'était comme si je ne pouvais m'en empêcher, leur curiosité hostile appelant la mienne en représailles.

— Que venait faire ici Wilkinson ? demandai-je malgré moi, et peut-être d'une voix sévère.

La rangée de vieux chapeaux remonta d'un coup. L'hôtelier tressaillit.

— Wilkinson ? Quel Wilkinson ? — Et sans tarder, il me demanda avec de l'inquiétude : Etes-vous du gouvernement ?

— Le Wilkinson ici... dans votre registre.

— Ah ! celui-là ! C'est un représentant de Fuller Brush.

— Ça existe donc encore !

— Bien sûr !

— Le Pain Killer aussi ?

— Aussi... Mais vous-même, qui représentez-vous ?

On aurait pu se croire en train de jouer une scène genre

*Le Revizor.*

— Personne. Je viens glaner les matériaux d'une enquête.

— Une enquête ! Vous faites une enquête ?

— Sur le Canada.

— Le Canada !

— Oui. Qu'est-ce que c'est le Canada ! Et d'abord y a-t-il un Canada ?

Les yeux troubles, il m'examina avec une nette désapprobation.

— Comment ça, y a-t-il un Canada !

— Tout le monde se le demande.

Le peu d'amabilité et de politesse qu'il avait fini par m'accorder, à la miette, d'un coup m'était repris. Dans le coin de la salle où ils se tenaient ensemble, les vieux chapeaux ne bronchaient plus. Soudain j'en eus assez, je tirai vers moi le registre à couverture de papier brun. Sous la signature du vendeur de brosses, je mis la mienne.

L'hôtelier à son tour attira le cahier, jeta un coup d'oeil à ma signature, y prit soudain intérêt.

— Vous êtes une Roy ?

Sa rigueur et son animosité fondaient à vue d'oeil. Finalement, il me sourit et je trouvai alors que son visage avait quelque chose de sympathique.

— Je suis Dave, fit-il.

— Dave ?

— Oui, Dave.

Je ne sais ce qu'il attendait de moi. Dans le doute, je préférâi me tenir sur mes gardes. Pour marquer une certaine distance, ou peut-être par embarras, je m'absorbai dans l'étude du cahier. Le dernier client inscrit avant Wilkinson était un nommé Marchand. Je demandai, sans trop me rendre compte que j'en étais de nouveau à questionner.

— Ce Marchand-là venait du Québec ?

— Quel Marchand ?

Je fus surprise par le changement à nouveau survenu dans la physionomie de l'hôtelier, toute trace d'amabilité encore une fois disparue. Il s'était fait froid, distant, on l'eût dit blessé.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire qu'un marchand soit venu ici !

Je haussai les épaules et souhaitai assez raidelement le bonsoir à la ronde.

Avant de m'engager dans l'escalier, je dus toutefois montrer un meilleur visage à l'hôtelier, car j'avais à le prier de me faire réveiller à sept heures et de me commander un taxi si possible pour huit heures afin d'être tôt arrivée chez les Huttérites.

— C'est donc vrai cette histoire ? Vous allez vraiment rendre visite à ces gens ?

J'avais en tête d'étudier une de leurs colonies, ensuite divers groupements ethniques du Canada, sans idée bien nette où cela me conduirait. Au vrai, j'étais à mes tout débuts dans le journalisme, fort gauche, mais l'accueil plutôt froid que j'avais reçu et cette timidité dont j'étais alors affligée me poussèrent à vouloir à tout prix me donner de l'importance. J'annonçai donc résolument : « Je fais une enquête à travers tout le pays... » loin de me douter que je la ferais en quelque sorte malgré moi cette enquête, une chose en appelant une autre, que je me verrais à la fin avec de quoi écrire sur le Canada et ses gens pendant toute ma vie, et que même ma vie n'y suffirait pas.

— Pour savoir quoi ? me demanda-t-il.

A tout hasard, je répondis :

— La vérité.

Les chapeaux dans le coin me parurent se rapprocher comme pour se mettre d'accord contre moi. L'hôtelier se figea. Je ne savais pas encore que d'annoncer la recherche de la vérité met presque tout le monde en état de défense. Il y avait comme une peur tangible autour de moi.

Je dis un nouveau bonsoir et montai à ma chambre.

A l'heure dite, l'hôtelier me précisa sèchement à travers la porte :

— Il est sept heures. Votre taxi sera là à huit heures. C'est cinq dollars pour le voyage à Iberville. Vos valises sont dans le passage.

Quand je descendis, il était derrière son comptoir, l'air mal réveillé, non rasé, qui feuilletait toujours ses vieux magazines. Je me demandai s'il était possible qu'il y trouvât encore du neuf.

Evidemment, ce n'était que pour se donner une contenance, car, à plusieurs reprises, pendant que je buvais mon café, qu'il m'avait lui-même servi, je saisis de sa part ce même regard blessé de la veille, qui m'intriguait si fort. En même temps il semblait prêt à m'adresser quelque reproche qu'il retenait de justesse. Ce n'est qu'au moment où j'allais franchir la porte qu'il m'attaqua dans le dos :

— Vous êtes du drôle de monde.

— Moi ?

— Du drôle de monde ! reprit-il. Vous arrivez ici. Vous questionnez tout le monde. Vous faites enquête, comme vous dites. Vous arrachez les vers du nez, mais, par exemple, vous prenez bien garde de vous faire à connaître, vous !

Sa singulière expression exsudant à la fois le blâme et comme un désir de rapprochement me troublait à la fin.

— Je suis Dave, recommença-t-il, avec espoir.

Alors, du fond de mes vagues souvenirs lointains, remonta le nom de David que j'avais dû entendre prononcer à la maison. S'agissait-il d'un fils d'un neveu de mon père ?

Je revins sur mes pas.

— Seriez-vous ? . . .

Eh oui ! s'écria-t-il tout joyeux et triomphant. Je suis votre cousin Dave.

Il n'en finissait plus de rappeler : Je le disais aussi, je le disais à ma femme, tu vas voir, elle va se faire à connaître ? Venez-vous souper à la maison ce soir ? En famille ? . . .

J'y allai. Dave avec sa femme Rosalee et sa fille Jacinthe habitait une charmante petite maison à toit pointu, toute basse entre de grands arbres et des fleurs innombrables. Depuis des heures, la table était mise, à m'attendre. Rosalee s'était donné beaucoup de peine pour préparer un repas digne de ces mystérieuses retrouvailles.

Nous avons passé quelques heures très gaiement ensemble. Je n'étais pas tout à fait sûre qu'ils fussent mes cousins. Certainement ils citaient de mémoire bien des propos et expressions de mon père, mais dans ce village qui ne l'avait connu ? Qui du moins ne se rappelait son oeuvre de colonisateur ? De toute façon, peu importait. Au mur, il y avait tout comme chez nous, lorsque j'étais enfant, un portrait du pape Benoît XV et, bien entendu, du frère André. Il y avait aussi la même image de la Sainte-Famille que j'avais toujours vue dans notre cuisine au-dessus de la machine à coudre de maman, et ici aussi elle était exactement au-dessus de la machine à coudre. Manifestement nous étions en famille. Le Québec était partout présent, où que vous tourniez l'oeil, chez ces gens qui n'y avaient pourtant jamais remis les pieds depuis leur départ pour ainsi dire au berceau. Mais leur doux parler était celui du Québec. Leur amitié si chaude et bienveillante en était.

Curieuse chose ! Longtemps avant la télévision et la radio, le vieux Québec, le Québec seul et pauvre émettait des ondes de vie. Elles se propageaient en tous sens ; elles atteignaient des villages lointains, des hameaux perdus, même des maisons seules comme celle où j'étais ce soir, et elles les réchauffaient de l'humble feu partout ressenti.

Mon enquête commençait bien. Dès le départ, je recouvrais la mystérieuse flamme de solidarité qui avait brillé pour moi dans la plaine et m'avait, en partie, faite ce que j'étais.

Je le dis à mes « cousins » qui s'en montrèrent émus. Ils me prodiguèrent alors mille bons conseils utiles sur la manière d'approcher les Mennonites sensibles mais réticents, les Douhkobors farouches au premier abord, mais ensuite si accueillants, les Ukrainiens quelquefois abrupts, mais rien ne valait leur amitié quand ils la donnaient. En somme, à ce qu'il me sembla, ils me parlèrent des hommes en général.

Une semaine plus tard, je fis à nouveau arrêter le transcontinental rien que pour moi. De mémoire d'homme cela ne s'était jamais vu à Ely, à deux reprises, en si peu de temps. Il fallait pour cela agiter devant la locomotive une sorte de drapeau pris à un clou sur la façade de la gare qui, elle, à cette heure, dormait profondément. Strictement parlant, cela ne se faisait pas. Mais j'avais lu dans l'horaire du CN qu'on en avait le droit. Pour plus d'efficacité je me plaçai en plein milieu de la voie en agitant mon fanion à tour de bras dès que je vis poindre l'oeil étincelant de la locomotive. Elle stoppa juste à l'endroit d'où je venais de me reculer. Dans le noir profond, j'eus beau scruter le train, nulle part je ne voyais d'entrée possible dans son flanc lisse : les sept ou huit premiers wagons étaient des sleepings, toutes portes inviolables, où dormaient les gens, sauf peut-être ceux qui avaient été réveillés en sursaut et devaient se demander « dans le monde pourquoi est-ce qu'on arrête dans ce trou » ?

A la longue, beaucoup plus loin, nous avons distingué, mes cousins et moi, le feu d'une lanterne secouée dans un geste qui semblait signifier : « Par ici. Par ici. Et pour l'amour du ciel, dépêchez-vous. »

Ce n'était pas tout à fait aussi loin que là où m'avait laissée le train à l'arrivée, mais c'était à bonne distance. Nous avons couru avec mes valises, à bout de souffle, n'osant ralentir à cause de ces petits crachotements de vapeur par lesquels le gigantesque train semblait presser notre allure.

Enfin je distinguai un marchepied bien petit, bien seul, dans cet univers de nuit, de voyage, d'errance et de silence. A côté, se tenait le chef de train. « Mon » chef de train. Il dit, avec moins de blâme, me sembla-t-il, qu'une réelle satisfaction de me retrouver dans ce grand Canada :

— *So, it is you !*

Il me donna le temps de faire mes adieux à mes cousins.

Nous sommes montés, lui et moi, avec la lanterne, les valises et le marchepied, et aussitôt le train, en partant, nous envoya nous cogner le nez contre une paroi.

J'eus un wagon presque à moi seule. Après avoir installé mes valises et vérifié mon ticket, le chef de train ne s'en allait toujours pas.

Il voulait savoir si j'avais aimé Ely, et peut-être, lui aussi, dans le fond, sans l'avouer, ce que j'étais venue y faire. Sur-tout, je pense, il avait le goût de s'entretenir avec un être humain. Ces longs trajets de nuit à travers la prairie sans relief, presque sans lumière, comme retournée à son état primitif, devaient le plonger dans l'ennui. Par moments, j'avais pressenti que nul ne s'ennuie autant sur terre que celui qui est de la race des voyageurs, mais je n'avais pas jusqu'alors pensé à y inclure les chefs de train.

Aujourd'hui, je regrette de ne pas l'avoir écouté. Mais il avait l'air parti pour me raconter sa vie entière : son enfance à Liverpool, ses années à Montréal, puis à Winnipeg, enfin son existence qui semblait ne pouvoir se dissocier de celle du CN.

Mes propres pensées m'appelaient. J'écoutais mal. Il finit par s'en apercevoir. Il s'en alla à regret.

Alors je laissai aller ma tête contre le dossier. Je savourai mes souvenirs récents. J'attendais mieux encore de demain. Les longs coups de sifflet des trains qui maintenant me déchirent le coeur, en ce temps-là m'exaltaient. Dieu que j'étais heureuse, en mouvement, disponible, tout à l'inconnu de notre pays comme à tout l'avenir encore possible du monde.